

Un des plus fameux antiquaires de Paris se désécha depuis trente ans à la recherche de certains objets d'antiquité. On lui apporta un jour une assiette brune qui avait un air passablement antique, et qu'on lui présenta comme trouvée avec des ossements dans une espèce de tombeau ; il fut enchanté de ce cadeau. « Voilà, dit-il, la preuve incontestable que les anciens donnaient à dîner aux morts dans de petits plats. » Il tourna l'assiette de tous côtés, et faillit tomber de joie en découvrant au-dessous ces lettres mal marquées : POMANS. Il les étudia un quart d'heure et les ponctua ainsi : P. O. MAN. S., puis avec une jouissance inexprimable, il s'écria : « PUBLII OVIDII MANIBUS SACRIS !... Aux mânes sacrées de Publius Ovidius !... » On sent quel trésor il eût dès lors fallu pour payer un objet aussi rare. L'antiquaire entreprit une dissertation dans laquelle il faisait entrer toute l'histoire d'Ovide ; mais au bout de huit jours il reçut la visite d'un autre savant à qui il montra son assiette ; celui-ci l'examina froidement. « Mon cher ami, dit-il ensuite, vous prenez cela pour une antiquité ? — Oui, certes ; et pour une des plus rares. — Eh bien ! j'en ai une pareille qui sert de plat à ma chatte. — Oh ciel ! mais c'est un meurtre ! Ah ! mon ami, donnez-la-moi. — Mon cher, reprit gravement le savant flegmatique, vous en aurez de toutes semblables, autant qu'il vous plaira, à trois sous la pièce, chez le faïencier du coin : elles sortent de la fabrique de M. Pomans, en Champagne, et ce sont des antiquités qui n'ont pas quatre ans d'existence. »

L'antiquaire confondu brisa son assiette tumulaire ; mais cette leçon ne l'empêcha pas d'acheter, en 1817, un bocal à cerises, de quatre litres, pour une urne sépulcrale trouvée auprès de Lyon.

C'était vers 1840, je crois ; il s'agissait de traduire une inscription carthaginoise.

Le général Duvivier avait donné cette version :

« Ici repose Amilcar, père d'Annibal, comme lui cher à la patrie et terrible à ses ennemis. »

M. de S. soutenait cette autre version :

« La prêtresse d'Isis a élevé ce monument au Printemps, aux Grâces et aux Roses, qui charment et fécondent le monde. »

Les deux savants s'entêtant chacun dans sa traduction, l'Académie des inscriptions et belles-lettres se vit contrainte de nommer un expert, dont voici la traduction :

« Cet autel est dédié au dieu des vents et des tempêtes, afin d'apaiser ses colères. »

Qui sait maintenant si l'expert n'a pas donné à son tour une traduction de fantaisie ?

Un docte théologien du *Siècle* écrit : On a détruit la liturgie gallicane ; on l'a remplacée par la liturgie romaine : on a forcé les Français à prier dans une langue qu'ils ne connaissaient pas.

L'auteur croit que la liturgie gallicane était écrite en français, comme celle de l'abbé Châtel. Voilà un million de lecteurs bien renseignés !

« Ephémérides. 1^{er} mai 1727. » — Mort du diacre Pâris, prêtre fameux. (Eugène d'Auriac.) *Prêtre* est bon, après *diacre*. — On raconte que Napoléon Landais avait dit dans son *Dictionnaire* : espèce de *prêtre*. — On lui fit comprendre sa bétise : les éditions suivantes portèrent : *Diacre*, — *Prêtre parvenu au diaconat*. — C'est mieux que le *Siècle*.

— « Au règne de Louis XIV, la gloire de Racine, celle de Corneille, de Molière, de Buffon (!!!), de Bossuet, de Fénelon, de Pascal, etc... » — (8 janvier. — Une amélioration à introduire dans l'enseignement classique. — Louis Jourdan.)

Introduire Buffon parmi les gloires du siècle de Louis XIV, c'est un singulier moyen d'améliorer l'enseignement classique.

Agelati, citant les *Satires de Giovenale de Summaripa*, imprimées *appressa Elueio Silese*, (c'est-à-dire près du fleuve Sile, à Trévise), dit que cet ouvrage fut exécuté par les presses de *Fluvio Silese*.

— Coëffetan, dans sa version de Florus, a traduit Corfinium, nom de ville, par le capitaine Corfinius.

— Lebrun des Charmettes, qui a publié 4 vols. in 8° sur Jeanne d'Arc, dit que Gerson fit imprimer, en 1429, un écrit pour défendre la Pucelle. Et l'imprimerie n'a été découverte que dix ans plus tard.

ORDONNANCE DES DINERS

(servis à la russe).

Les dîners classiques sont battus en brèche par les nouveaux dîners, servis à la russe. L'ombre de Brillat-Savarin doit tressaillir de douleur et d'indignation ; les réchauds s'en vont !... Les majestueux relevés de potage, les succulentes entrées, sont remplacés par un agencement romantique, composé de fleurs, de fruits et de bonbons ! Dût cette grande ombre gastronomique me charger de ses malédictions, j'avouerai ma préférence pour le nouvel état de

choses, et je l'appuierai d'arguments empruntés à la gastronomie elle-même.

Les plats servis tous à la fois (j'entends ceux qui composaient un seul service) étaient pour la plupart servis chauds sans doute, mais mangés froids, malgré les réchauds et leurs flammes à l'esprit-de-vin, ou leurs grosses bougies qui donnaient toujours une chaleur insuffisante.

On se nourrit presque autant par la vue que par